

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 AVRIL 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Lettre d'Europe, par Paul-Emile Duhamel. — Lettre d'une Parisienne, par Jeanne d'Issalat. — Notre-Dame de Chicago, par J. S. E. — Poésie : Inconstance de l'homme, par G. Beaulieu. — La Mafia, par Henri Roulland. — Choses du passé, par E.-Z. Massicotte. — Poésie : Le vieux nid d'oiseau, par Marie-Louise. — Pages de la vingtième année, par Hermance. — Le Quatuor Albani d'Ottawa, par Ed. Aubé. — Deux braves, par Charles Schreiber. — Choses et autres. — Nouvelle : Un grain, par George Pradel. — Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par George Pradel.

GRAVURES : Le quatuor Albani d'Ottawa : Portraits de MM. L. P. Dorval, Ls Gauthier, N. Mathé, Edm. Gauthier. — Vue de l'église Notre-Dame, de Chicago. — Portraits : Le col. G. R. Davis ; T. W. Palmer. — Beaux-Arts : Deux braves.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, M. Damase Rodrigue, No 1636, rue St-Jacques, Sainte-Cunégonde, a été l'heureux gagnant du lot de \$50 00 ; M. Joséphat Bélanger, 25, rue Bourget, Saint-Henri de Montréal, a réclamé la prime de \$10 00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.

ENTRE-NOUS.



Il y a quelques temps, deux ou trois mois, si j'ai bonne mémoire, vous avez probablement lu comme moi une dépêche annonçant que M. Paul Letondal, professeur de musique bien connu de Montréal, venait de subir l'opération de la cataracte, et qu'après avoir passé cinquante ans dans les ténèbres, il voyait comme vous et moi.

Je savais qu'un autre Montréalais, un des fils de l'honorable Louis Beaubien, avait recouvré la vue de la même manière, et l'on m'avait même dit que c'était sur les instances de ce dernier que M. Letondal avait consenti à se faire opérer.

Chaque fois que j'entends parler d'un cas semblable, je ne puis m'empêcher de penser aux aveugles en général, aux regrets qu'ils doivent éprouver de ne pas jouir du sens de la vue, à la vie à laquelle ils sont condamnés et à la joie qu'ils doivent éprouver quand le voile se déchire et qu'ils peuvent admirer, pour la première fois, le soleil, les arbres verts, les fleurs, et surtout, surtout, les traits de ceux qu'ils aiment.

C'est un sentiment assez naturel chez nous et qui, cependant, n'est pas tout à fait juste, car nous n'en raisonnons qu'à notre *point de vue*, et nous ne nous mettons pas, nous ne pouvons nous mettre dans la situation où se trouvent ceux qui ignorent la valeur d'un bien dont nous jouissons seuls, nous, clairvoyants.

La nouvelle n'est malheureusement pas exacte, jusqu'à présent du moins, et tout ce que j'ai pu savoir, c'est que M. Letondal, quoique ayant déjà subi une opération, ne peut pas encore voir la Patti, l'Albani, et autres artistes qu'il a entendues et qu'il a admirées.

Il paraît que son cas de cécité est compliqué. Du reste, on dit aussi qu'il ne tient pas trop à voir :

— A quoi bon changer ma vie, disait-il un jour, depuis cinquante-cinq ans je suis habitué à l'obscurité, j'ai mes habitudes, ma *manière de voir* ; pourquoi troquer mes idées contre des désillusions, peut-être ?

Pensée plus profonde qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord !

* * * Que doit donc éprouver l'aveugle qui voit tout à coup ? quel travail s'opère dans son cerveau ? quelle stupeur ou quelle joie ? quel coup de théâtre personnel, limité, mais surtout quel choc étrange !

Le chirurgien anglais Cheselden nous a laissé un rapport très détaillé sur un jeune garçon de treize ans, qui était venu au monde avec la cataracte et qu'il opéra très heureusement :

" Dans les premiers jours, dit-il, cet enfant s'imaginait que tout ce qu'il voyait était en contact avec ses yeux. Il ne discernait aucun objet d'un autre, quelque différentes que fussent les formes.

" Lorsqu'on lui présentait les objets qu'il connaissait auparavant par le toucher, il les considérait avec attention pour les reconnaître une autre fois, mais bientôt il oubliait tout, ayant trop de choses à retenir.

" Il était fort étonné de ne pas trouver plus belles que les autres les personnes qu'il avait aimées le plus.

Il fut longtemps sans reconnaître que les tableaux représentaient des corps solides, il les regardait comme des plans différemment colorés ; mais lorsqu'il fut détrompé et qu'en y portant la main, il demanda si c'était la main ou la vue qui le trompait. Il était surpris qu'on put faire tenir dans un petit espace la peinture d'un objet plus grand que cet espace, par exemple un visage dans une miniature, et cela lui paraissait aussi impossible que de faire tenir un boisseau dans une pinte. . . .

" Avant qu'on lui eût rendu la vue, il n'était pas fort empressé d'acquiescer ce nouveau sens ; il ne connaissait pas ce qui lui manquait, et sentait même qu'il avait, à certains égards, des avantages sur les autres hommes ; mais à peine commença-t-il à voir distinctement, qu'il fut transporté de joie."

M. Grant, autre chirurgien anglais, a raconté presque en ces termes les premières impressions d'un aveugle de vingt ans, à qui il avait fait la même opération.

" Lorsque ses yeux furent frappés des premiers rayons de la lumière, on aperçut sur son visage l'expression d'un ravissement extraordinaire.

" Pendant que cette scène se passait sa mère ne put retenir ses transports de joie ; elle courut à lui les bras ouverts, en s'écriant : " Mon fils, mon cher enfant ! " Le jeune homme reconnaît sa mère à la voix ; la parole lui manque, il ne peut proférer que ces mots : " Est-ce vous ? est-ce ma mère ? " et il s'évanouit.

" Il y avait dans l'appartement une jeune fille avec laquelle il avait été élevé, qu'il aimait tendrement et dont il était aimé. Le voyant sans connaissance, elle laisse échapper un cri de douleur, qui sembla rappeler le jeune homme à la vie. Il entendit la voix de sa bien aimée, ouvrit les yeux, et, après quelques moments de silence, il s'écria :

" — Qu'est-ce donc que l'on m'a fait, où m'a-t-on transporté ? Ce que je sens autour de moi, est-ce la lumière dont on m'a si souvent parlé. Le sen-

timent nouveau que j'éprouve est-il celui de la vie ? . . . Toutes les fois que vous dites que vous êtes bien aise de vous voir l'un l'autre, êtes-vous aussi heureux que je le suis en ce moment ? "

Les deux petits récits que je viens de citer donnent une légère idée de ce qui se passe dans le cerveau des nouveaux clairvoyants, mais ils sont bien pâles pour exprimer tout le bouleversement des sensations, des sentiments et des illusions.

* * * Un aveugle de naissance, M. Edgard Guilbeau, vient de faire paraître un volume, *Chants et légendes de l'aveugle* qui a attiré l'attention publique en France.

L'auteur déclare d'abord, dans la préface, que la poésie " étant une des manifestations de la pensée, surtout du sentiment, doit être, quoiqu'on en ait dit, accessible à l'aveugle "

Les attraits ne sont pas confinés aux couleurs.
Ne peut-on sans les yeux savourer mille fleurs ?
Le champ a des parfums, l'oiseau des mélodies,
Le roseau des soupirs, la mer des harmonies ;
Tout chante sur la terre, et le flot et le nid ;
On peut sans voir le ciel rêver à l'infini.

Mais, direz-vous, des vers sans couleurs ou plutôt sans images empruntées à la nature que nous voyons, doivent être bien pâles ; c'est une erreur, car, s'il renonce aux " horizons d'opale ", aux " roses purpurines " et aux " ruisseaux argentés ", M. Guilbeau est bien poète, quand même, comme vous pourrez en juger par la charmante déclaration qui suit :

Ma douleur en est bien profonde :
Je ne puis distinguer, ni voir
Si vous avez des cils de blonde
Ou bien si vous avez l'œil noir ;
Pourtant sans savoir par moi-même,
S'il est doux, timide ou moqueur,
Cet œil, ou noir, ou bleu, je l'aime !
Puisse-t-il diviser mon cœur !

Peut-être avez-vous une oreille
Au fin et délicat contour,
Peut-être est-elle une merveille,
Avec sa boucle pour atour.
Qu'importe qu'elle soit jolie !
Elle aurait pour moi des attraits
Même étant laide, mais remplie
De soupirs murmurés de près.

LETTRE D'EUROPE

Paris, 30 mars 1891.

Mon cher R.

Me voici de retour à Paris après un voyage de trois semaines, pendant lequel j'ai eu le plaisir de visiter quelques villes d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, de Bohême, etc. Vienne, Prague et Berlin où j'ai séjourné le plus longtemps, sont trois jolies villes, mais elles ont un défaut capital qui est d'avoir des rues trop étroites, ou encore de larges pavés sans trottoirs.

Vienne surtout est remarquable sous ce rapport. Cependant, cette dernière ville possède de très beaux édifices, entr'autres : le Parlement, l'Hôtel-de-Ville, la Caserne, le Palais de l'Empereur, etc.

Les rues du centre sont larges, mais les petites sont encore plus petites que celles de Montréal !

Prague est une très jolie ville ; on y remarque beaucoup de choses admirables et instructives. D'abord le Château-Royal, résidence des anciens rois de Bohême. Ce château, qui date du quinzième siècle, a gardé intactes les vieilles salles et les vieux appartements royaux. On se sert encore de deux de ces pièces lorsque l'empereur vient à Prague. Chacune d'elles réclame trois mille sept cents bougies pour l'éclairage.

L'Hôtel-de-Ville de Prague possède une horloge merveilleuse qui, à chaque fois qu'une heure sonne, fait sortir de ses profondeurs les douze